

Ciné-



Dans ce numéro :

CINÉMA ET
MÉDECINE

mondial

N° 116 - 19 Novembre 1943

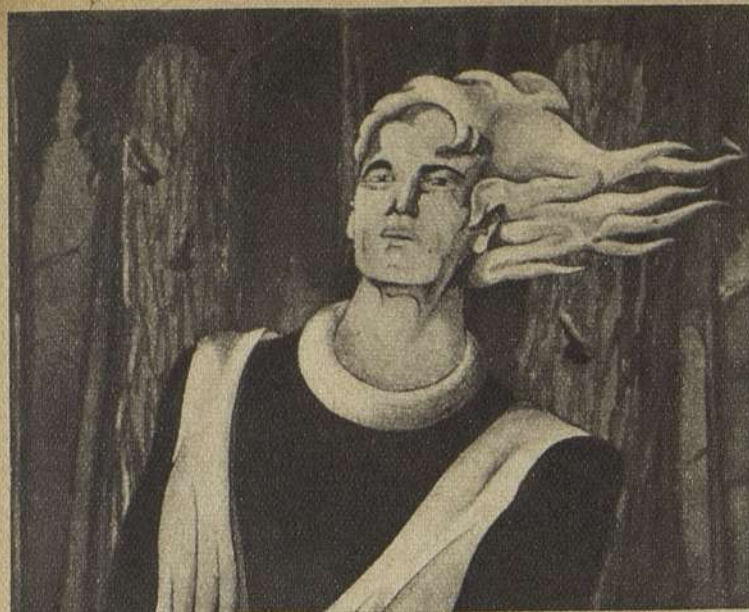
**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.



Michel Simon et Madeleine Sollogne dans une scène de "Vautrin", la dernière réalisation de Pierre Billon, dont la prochaine sortie est impatiemment attendue.

(PRODUCTION S. N. E. G.)



* VICTOR HUGO ET ALPHONSE DAUDET SCÉNARISTES DE DESSINS ANIMÉS *

A PRES Balzac, pour les grands films, Victor Hugo et Alphonse Daudet se disputent le titre de scénariste du dessin animé. En effet, après « Les Passagers de la grande Ourse », de Paul Grimault, qui a été conçu d'après « Plein Ciel », de Victor Hugo, nous retrouvons le « Poète à la barbe fleurie » avec le film qui sera présenté bientôt à Paris par les frères Gicume, « La Chevauchée infernale ». Le sujet a été extrait de « La Légende de Pécorin le chevalier », de Victor Hugo.

De son côté, Alphonse Daudet aura deux bandes animées à son actif. Car après sa première série de « Capitaine Sabord », André Rigal compte entreprendre « Le Sous-Préfet aux champs ». Et Raymond Jeannin, qui vient d'achever un court métrage inspiré par Perrault,

voudrait s'attaquer à « La Chèvre de M. Séguin ».

Malgré l'incendie qui détruisit leur atelier, Paul de Roubaix et Mima Indelli remettent courageusement en chantier « Le Coche et la mouche », du bon Monsieur de La Fontaine.

Et enfin, lorsqu'ils auront terminé leurs œuvres en cours, Erik et Dubout espèrent s'attaquer à de grandes « machines » d'une demi-heure à trois quarts d'heure. Erik aimerait faire « Un autre monde », à la gloire du père spirituel du dessin animé, Ch. Grandville, alors que Dubout est très inspiré par le « Don Quichotte de la Manche ».

Projets ! Projets !... Peut-être, mais pas chimériques pourvu qu'on les aide un peu. Et ainsi nous offrirons une fois de plus au monde l'état d'une victoire de la pensée et de l'art français. G. B.

Débuts à l'écran

UNE ACROBATE refuse un cachet de 3.000 francs pour tourner 5 minutes

ON vous offrirait trois mille francs de l'heure, vous accepteriez. Moi aussi.

Eh bien ! une jeune acrobate de dix-huit ans, Tosca de Lac, que l'on peut applaudir tous les soirs dans un music-hall, a refusé de toucher la même somme pour cinq minutes de travail.

On ne sait pas, à première vue, si l'on doit la blâmer ou la féliciter.

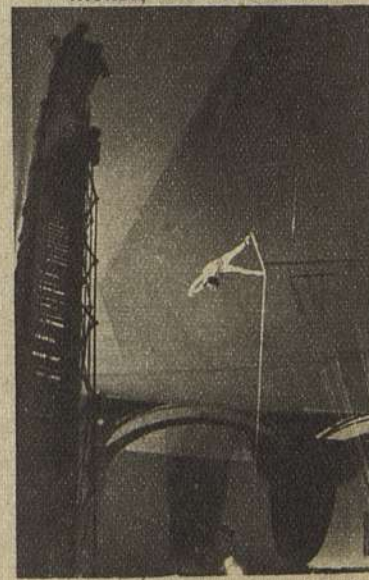
On tournait les derniers raccords de *Premier de Cordée* au cirque Rancy. Le jeune premier, André Le Gal, après avoir affronté la montagne, devait avoir le vertige à la vue d'une acrobate sur corde. L'acrobate, c'était Tosca de Lac.

Vêtue pour son numéro, c'est-à-dire de quelques centimètres carrés de tissu argenté, elle attendit son tour tout un après-midi sous l'immense voûte du Grand-Palais. Il était sept heures quand on la pria de commencer son exercice. Elle fit remarquer qu'à sept heures trente elle devait se trouver en scène.

(Malheureusement, la caméra se grippa, on dut la réparer, puis on commença, mais tard. A sept heures trente, la jeune fille quitta le plateau et gagna sa loge. Or Louis Daquin aurait voulu profiter de la présence de l'échelle des pompiers à l'extrémité de laquelle il avait attaché la caméra, pour prendre encore quelques mètres de pellicule. Il supplia Mlle Delac de revenir et lui offrit trois mille francs pour cinq minutes. La jeune acrobate fut insensible ; elle ne voulait pas manquer l'heure de son numéro et aussi, disons-le, elle était morte de froid. Ce qui prouve qu'elle n'est pas aussi insensible que cela.



Tosca de Lac au moment de monter sur sa corde...



... où la caméra, sur une échelle de pompier, va la filmer.



LA CAMERA SUIV LA VEDETTE A DOMICILE pour tourner la "Vie Secrète du Visage"

LE cinéaste Albert Guyot achève un trois cent cinquante mètres ayant pour thème les expressions de la figure humaine. Le réalisateur des *Cloches* et de *La Feuille blanche* veut obtenir une bande composée uniquement de gros plans. Il estime que ni le peintre, ni le sculpteur, ni même le photographe ne peuvent capter par surprise une émotion vivante et réelle qui transforme un visage.

Ses vedettes, pour la plupart, ne sont que de simples mortels. C'est tantôt un petit « poulot » éclatant de rire devant une farce de guignol, une midinette à Luna-Park ou une jeune chanteuse de rues. L'appareil de prises de vues et les « projecteurs » ont fait irruption dans une « nur-

sery » pour surprendre le tendre visage d'un bébé qui rêve. A la foire de Denfert, ils ont découvert la face impassible de la motocycliste, Miss Betty, qui tourne dans une cuve à cent quatre-vingt-dix à l'heure. Dans le paisible studio où vit, parmi sa musique et ses livres, Janine Charrat, la caméra dévoile enfin le visage tourmenté et ému d'une aventure, que ce pèlerinage à travers Paris à la découverte d'une histoire que raconte un visage inconnu.

L'opérateur Daniel Chacun, qui accompagne Albert Guyot, intensifie par des éclairages savants les effets d'une expression humaine. La musique sera écrite par M. Botza.

SI NOUS CHANGIONS

ANDRE LUGUET aurait accepté de jouer « L'Afranchi » au théâtre Edouard-VII à la condition qu'à la pièce de Charles Méré succédât la sienne. Or il apprend qu'après « L'Afranchi » deux autres ont pris rang et que son œuvre marque le pas à l'arrière-garde.

Il n'est pas content. Tout autre auteur dramatique le serait à moins. Voilà ce que c'est que de vouloir être auteur... La célébrité de l'acteur n'est pas une pince-monseigneur et l'on ne cambriole pas aussi facilement la notoriété de la plume.

Ce premier haut ne découragera pas les dons d'André Luguet. Pourquoi n'aurait-il pas de talent ?

Lui et tous ces artistes, les sans doute d'un métier qui les a trop nourris, veulent coucher leurs restes sur les palmes littéraires, voire académiques.

Si l'on ne se rue pas encore sur les mémoires de Tino Rossi, on peut déjà apaiser sa soif avec du Gaston Modot, de l'Odette Joyeux, du René Leclerc, du Marion Delbo, Charles Trenet, très spirituel quand il ne joue pas la comédie. « fac-similé » honorablement du La Fouchardière, comme Fernandel surpasserait Roland Tessier ; mais il est vrai que Fernandel est l'auteur de « Simplet », cela suffit, du moins pour l'instant, à sa seconde gloire.

Je sens qu'on va me jeter le nom de Philippe Hériat. Evidemment, ce romancier a commencé par être acteur. Il s'était trompé de voie. L'acteur en lui c'était l'artiste de théâtre et de cinéma.

Nous ne citerons pas maintenant ceux ou celles qui détiennent des scénarii soit en puissance dans leur cervelle, soit en noir sur blanc, dans un tiroir à portée de la main. Le nombre dépasse ce qu'on oserait imaginer. Une seule a bravé l'opinion : Viviane Romance... et c'était justement la seule qui aurait dû faire preuve de modestie.

Au fond, je ne reproche pas aux artistes de doubler leur personnalité cherchant à ajouter à des croix d'honneur bien épinglées des décorations glanées en d'autres champs, même littéraires. Je constate qu'ils sont mal armés contre les contagions de toutes sortes. Quand l'un d'eux se distingue par un haut fait quelconque, la voie est ouverte

à tous les autres. Ils suivent. Pierre Fresnay a provoqué « Le Duel ». Fernandel, Pierre Blanchard ont été contaminés aussitôt...

Et l'on répètera encore que le journalisme mène à tout... Que dira-t-on dans les coulisses le jour où « Ciné-Mondial » annoncera que tel et tel journalistes ont signé un contrat avec Pathé.

Il est vrai qu'aucun écho n'a tenu du l'air à la nouvelle que Jean Cocteau tiendrait le rôle du « baron fantôme ». On s'est tout simplement méfié en sourdine de ses qualités de comédien. Comment un comédien, qui envie le succès des autres comédiens, tolérerait-il le démarrage de ceux qui ne sont pas des comédiens de nom ?

Et puis, il ne s'agissait que d'un cas d'espèce.

Eh bien ! les journalistes ont tort de vivre dans les piquets étroits et trop consciencieux de leur profession... Je vois très bien parmi les critiques cinématographiques ceux qui pourraient offrir le luxe d'un rôle... sans être passés par le Conservatoire ou la douche vaporeuse des leçons de Fursi. Lucien Rebatet tiendrait le rôle de Marat dans un film sur la Révolution, et Champeau celui de Couthon, Françoise Holban serait à son aise dans le personnage de Madame Sans-Gêne, Le Bret dans la peau de Napoléon, Roger Régent jouerait Gulliver dans un film de marionnettes ; Pierre Ducrocq, après son voyage sur deux roues, incarnerait les Charles Pélissier sans nous faire grâce d'un coup de pédale. Arthur Hôrelle emprunterait le masque de Berlioz et écrirait pour changer des critiques musicales. Et j'ai une envie féroce de rajouter Jean Tassier en lui substituant Nino Franck.

Quant à moi, je personnifierais les Triboulets. Mais je n'ai oublié qu'une chose dans mon rêve : la profession de comédien est gardée. Ce n'est pas le talent qu'on sanctionne par l'attribution d'une carte, mais la fonction d'acteur. Si M. Galey daignait nous pistonner...

Malheureusement, nous autres, ne pouvons rendre le même service aux comédiens qui voudraient se faire la plume...

Qu'importe, ils en ont de rechange : leurs plumes de paon !...

Gérard FRANCE.

GRAVEY FAIT TROIS PETITS SALUTS



ET L'ON CRUT QUE C'ÉTAIT UN IMITATEUR

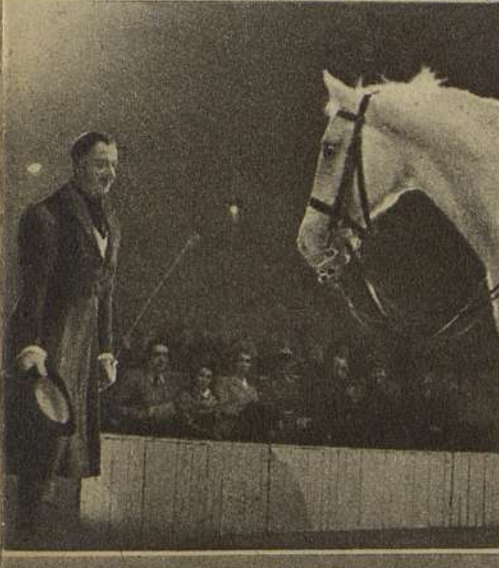
DANS le plus strict incognito et devant tout juste six photographes, Fernand Gravey a fait un numéro équestre sans avoir été annoncé au public.

Fernand Gravey devait en effet profiter des concours à un gala donné au profit des œuvres du cirque et il tenait tant à ce que son numéro fût parfait qu'il demanda à M. Rancy de passer quelques jours auparavant en supplément au programme ordinaire pour se rodé.

Le public crut d'abord à un maquillage savant, puis à une ressemblance frappante. Enfin il ne douta plus de l'identité réelle du brillant cavalier quand celui-ci s'inclina, son numéro terminé.

D'ailleurs, son numéro consiste surtout à saluer, en entrant, saluer en sortant, et même à saluer son cheval.

ET S'EN VA



LILIA VETTI, découverte de TINO ROSSI, est devenue Corse

LES Cannois ont adopté Tino Rossi au même titre que Maurice Chevalier ou Mistinguett. A vrai dire, on a même l'impression qu'ils ne se sentent pas tout à fait étrangers à sa gloire.

Un beau jour on s'est demandé : « Quelle est donc cette belle jeune femme brune qu'on aperçoit toujours aux côtés de Tino Rossi ? » On apprit vite plus de détails sur les dernières amours du plus aimé des ténors : elle était Niçoise, faisait de la danse quand il la rencontra, et répondait au doux nom de Lilia Vetti.

Aujourd'hui elle est devenue Corse, mais reprendra sa personnalité première dès que « L'île d'amour », le film de Maurice Cam, où elle tient un grand rôle, sera terminé. Mais il s'en faut encore de quelques semaines, et pour le moment Lilia Vetti reste Corse.



Yvette Lebon de perdue



Yvette Lebon, tendrement ingénue, telle que nous ne la verrons plus.

YVETTE LEBON ne portera plus dans les cheveux ces immenses fleurs qui la caractérisaient. Yvette Lebon ne serrera plus dans les lèvres un épi de blé qui lui donnait l'air ingénue. Yvette Lebon a pris une grave résolution : elle renonce à elle-même...

Ne voyons pas par là qu'elle se dispose à entrer en religion. Heureusement, non ! « Elle renonce à elle-même » ne signifie pas non plus qu'elle ne veut plus être Yvette Lebon... mais plutôt qu'elle ne veut plus être l'Yvette Lebon de *La Chèvre d'or* ou de *Désirée Clary*...

Elle veut se renouveler. On perd une Yvette Lebon, on en retrouve dix. Une telle multiplication va bien arranger les producteurs qui se plaignent toujours de manquer de vedettes. A elle toute seule, Yvette Lebon est un régiment de vedettes.

Il y a des Yvette Lebon. Nous avons été reçu par elles l'autre jour. Ce fut une réception douce écosaise. La première n'était pas déplaisante avec son pantalon de jeune fille de famille moderne. Elle avait une allure sportive, mais avec quelque chose de timide, disons de bien éduqué... et d'encore ingénue.

Une seconde après, la porte s'entr'ouvre... un revolver se glisse le long du panneau dans notre direction... Un terroriste ? Non. Yvette Lebon n° 2. Nous sommes en plein drame, elle a le visage crispé par une résolution farouche... C'est l'aventurière, résolue à vendre chèrement sa peau...

L'émotion passée, Mademoiselle Swing, non, pardon, Yvette Lebon n° 3, une petite jupe écosaise très souple autour des reins, monte sur une table de verre et se livre à une danse frénétique. Yvette Lebon n'a rien à envier à nos plus trépidantes vedettes. Elle a le swing aux talons...

(Ph. Harcourt et Serge)

Elle a aussi la démarche haute, trainante, de la fille désabusée... Nouvelle apparition : Yvette Lebon, aguicheuse, un foulard rouge autour du cou, les cheveux rabattus sur les épaules, la cigarette aux lèvres, nous invite, nous défie... Nous répondons à son invitation... dans le rêve... On ne pouvait pas mieux marcher...

Pour finir, Yvette Lebon n° 4 devient la vamp, la femme fatale, l'irrésistible... Femme fatale parce qu'irrésistible...

On ne résiste pas à une femme qui joue aussi aisément sur les claviers de la composition. Quitte à l'aimer, ce n'est pas une fois mais une fois dans tous ses personnages...

Un certain Jacques Cossin, qui joue la comédie à lui tout seul avec deux bras, deux jambes, une voix, est écrasé par Yvette Lebon avec ses mille bras, mille jambes et cinq cents voix...

Eh bien ! nous vous parions que le cinéma, après avoir choisi la nouvelle Yvette Lebon, en fera une femme fatale et la condamnera à demeurer fatale toute son existence...

A moins qu'elle ne se révolte une troisième fois...

J. R.



Mais il y a aussi Yvette Lebon swing...



Yvette Lebon jeune fille de famille...

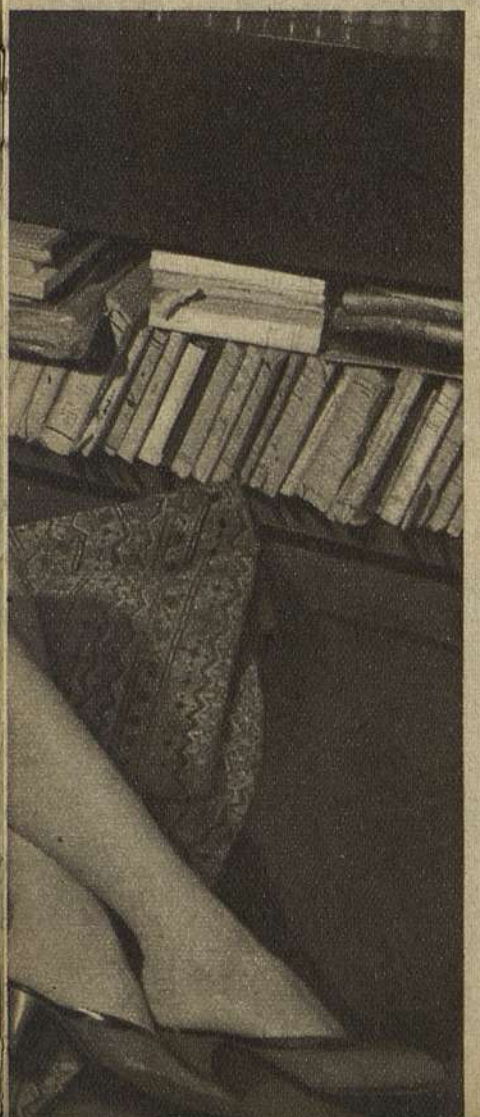


...Yvette Lebon sentimentale...

...10 de retrouvées



Yvette Lebon femme fatale telle que nous la verrons.



...Yvette Lebon en fille désabusée...



...Yvette Lebon dramatique...

NE COUPEZ PAS !

VENREDI. — Ça y est. Encore un Noël-Noël va faire de la mise en scène, ou plus exactement de la mise en cage, puisqu'il est question qu'il porte à l'écran « La Cage du rossignol », dont il a écrit le scénario.

D'accord, on lui laisse sa chance, à lui aussi. Mais si sa mise en cage est ratée, tant pis pour lui : on le mettra en boîte...

SAMEDI. — André Chanu, comédien-speaker, vient d'ouvrir un club dont la formule est assez ingénieuse.

Elle consiste à présenter au public alternativement de jeunes espoirs du théâtre et du cinéma et des artistes connus.

Si ça vous amuse de voir de tout près samedi prochain, 29 novembre, Georges Marchal, Duvallet et Claire Jordan, il n'y a pas de raison pour que « Notre Club » ne devienne pas le vôtre.

Dans l'ensemble, c'est gentil, pas prétentieux, amusant et pittoresque.

DIMANCHE. — Raymond Rouleau a une grosse admiration pour Rigoulot, avec qui il vient de tourner dans « L'Aventure est au coin de la rue ».

Il me disait qu'au cours d'une scène de pugilat, Rigoulot, assis sur un balcon, devait basculer en arrière et se recevoir deux mètres plus bas sur la nuque.

La scène a été recommencée six fois de suite sans que Rigoulot perde son bon sourire d'homme qui a quelque cinquante-six records du monde sur les bras.

Seulement maintenant il sait que, contrairement à ce qu'il supposait, pour faire du cinéma l'essentiel est d'avoir la tête dure...

LUNDI. — Une nombreuse figuration s'étage sur les gradins du cirque Rancy où Louis Daquin tourne quelques scènes de « Premier de cordée ».

Au quatorzième rang, un figurant cause tranquillement avec un ami quand arrive une petite figurante.

— Dites donc, vous, dit-elle à l'ami, faut pas rester là, c'est pas votre place. D'abord, vous êtes pas dans la figuration et ensuite vous feriez mieux de vous débiter avant de vous faire eng...

— C'est juste, dit l'ami qui se leva, salua et descendit posément sur la piste.

C'était Louis Daquin.

MARDI. — Mlle Jany Holt a téléphoné tout spécialement à notre rédacteur en chef pour lui dire qu'elle n'était pas contente.

Il paraît que nous avons écrit Janine Clerval et moi dans « Ciné-Mondial » (« Cinéma de demain », numéro du 5 novembre) que Jany Holt et Suse! Mais appartenaient à l'écran au type de femmes sèches, méchantes et crispées.

Mlle Jany Holt prétend que ce n'est pas son type.

Moi, je veux bien. Quoique, tout de même, il m'avait bien semblé que, dans « Les Anges du péché », par exemple, Mlle Jany Holt avait un rôle de femme sèche, méchante et crispée.

J'ai dû me tromper. D'ailleurs, si Jany Holt le dit, c'est que c'est vrai, puisque nous l'avons élue à notre référendum comme l'artiste la plus intelligente de l'année.

Mais j'ai l'impression qu'on a dû se tromper d'année...

MERCREDI. — Rencontré le long des quais Alfred Adam, vous savez, celui qui, à l'écran, joue les méchants, les sorniois et les grands lâches (pourvu qu'il ne téléphone pas à mon rédacteur en chef, lui aussi !) et qui a écrit une pièce charmante : « Sylvie et le fantôme » ?

Alfred Adam va créer une nouvelle pièce et tourner probablement un film avec G. Lacombe. Il m'a dit qu'il avait dû revenir cinq fois de Nice pendant qu'il tournait « La Vie de bohème » pour régler sa déclaration d'impôt.

Tourner « La Vie de bohème » et faire cinq fois de suite Paris-Nice aller et retour pour payer ses impôts ! Murger a dû en rougir dans sa tombe.

JEUDI. — J'ai reçu une très belle invitation pour assister à la première de « Mermos ».

Dans le coin du bistro il y avait le prix de la place : cent cinquante francs.

Evidemment, je n'avais rien à payer, puisque j'étais invité.

Mais je n'y suis pas allé tout de même. Parce que, quand j'offre un cadeau à quelqu'un, moi, je ne laisse pas l'étiquette dessous...

JEANDER.

AU STUDIO OU UN ASSISTANT metteur en scène est devenu GANGSTER INTERNATIONAL

Pierre Franchi, assistant du film, joue dans le *Carrefour* le rôle d'un personnage posthume dont on verra seulement la photographie.



Il faut visiter un studio pour voir jusqu'où peut aller l'imagination des décorateurs. Robert Dumesnil a installé aux Buttes-Chaumont un appartement de gangster-parvenu, qui est un modèle de mauvais goût...

Raymond Bussièrès bénéficie de ce luxe insolite, mais le responsable en est un personnage défunt dont le portrait, bordé de crêpe, occupe la place d'honneur au salon.

Bussièrès reçoit son ancien camarade de pénitencier, Jean Victor, qui n'est autre que René Dary. Mais les deux hommes ont pris des voies différentes. Tandis que le premier suivait la pente naturelle où conduit le bague d'enfants, le second tentait de la remonter...

Le film que Léo Joannon met en scène n'est cependant pas une histoire de gangster. C'est celle d'un homme délinquant de l'enfer de Belle-Île et qui va consacrer désormais sa vie à tenter de sauver les gosses menacés d'un destin pareil au sien. Il les prendra en mains pour obtenir par la persuasion ce que la discipline étroite et les mauvais traitements ne donnent pas.

C'est une œuvre dure qui posera mieux que toutes les enquêtes le problème de l'enfance malheureuse.

Pour l'animer, l'on n'a pas seulement fait appel à des artistes de métier : ceux que nous venons de citer et, avec eux, Julien, en légionnaire, Jean Mercanton, Serge Reggiani, le mauvais diable, le petit Demorget, qu'on appelle La Puce, Janine Darcey et Myno Burney, les seules femmes du film... On a engagé deux cents jeunes du Centre d'Auteuil.

Ils ont abandonné l'établissement pour quelques semaines et font du cinéma avec entrain et conviction.

Face à la Seine, le terrain contigu au studio Photosonor a été débarrassé de ses vieux décors. On a orné l'entrée d'un beau portail portant ces mots : « Centre de Courbevoie », et c'est là que les jeunes font l'apprentissage de leur nouveau métier, où il ne s'agit somme toute que de jouer... comme dans la vie.

Et l'on construit un stade à grands coups de pioche et de pelle. Entre les prises de vues, les plus insupportables font enrager le metteur en scène ou ses assistants. Il a fallu priver certains de déjeuner. Mais cela n'enlève rien à leur bonne humeur. Assis en rond sur le terrain, ils chantent à qui mieux mieux, en attendant le coup de claquette...

Le film français s'aperçoit enfin qu'il y a certains problèmes dont le cinéma pourrait bien s'inspirer et, qui sait, peut-être aider à les résoudre.

P. L.



Cette femme, c'est Claude Géniat

POUR UNE FEMME,
et son avocat M^e Roger Karl

TINO ROSSI premières amours

CHANTEUR de charme, idole des midinettes dans la vie, Tino Rossi fut au studio tour à tour, et parfois même simultanément, grande vedette de music-hall et chanteur d'opéra, colonial et marinier : il porta le béret basque et la robe monacale... Le voici devenu chanteur corse dans « L'île d'amour ». « On revient toujours à ses premières amours. » Le cycle est-il accompli ? On le croirait d'autant plus que cette fois Tino meurt à la fin du film...

Disons, pour rassurer ses admiratrices, qu'il suffira sans doute de quelques applaudissements pour le ressusciter en vue d'un prochain film, comme le comédien au balais de rideau...

En attendant, dans le décor d'un village corse peuplé de vieux marins et de filles ravissantes, Bichi — alias Tino — guide les belles étrangères par les sentiers de la montagne, chante dans les fêtes locales et les bistros « chic » et défend l'honneur des amoureux contre leurs séducteurs.

Les machinistes mettent la dernière main à la construction d'une petite rue corse...



On tourne... Silence ! », demande Albert Valentin, le metteur en scène de *La Vie de plaisir*, que l'on tourne actuellement aux studios de Neuilly.

Une grue immense balade sur la tête d'une figurine nombreuse deux hommes et une caméra. L'orchestre joue une marche fox-trot, et, sur le rythme, trois cents femmes et hommes enrubannés de serpents, poudrés de confetti, armés de hochets de papier et d'éventails déploient une farandole enragée... A la tête du mouvement, on a la surprise de voir Albert Préjean. C'est le plus enragé...

Tout le monde est en tenue de soirée. Smokings, habits, robes à traîne, robes collantes et décolletées se mêlent, se

« donnent la main », s'animent, un peu ivres, sous la caméra, qui reste le seul personnage digne de cette soirée donnée en plein après-midi au studio de Neuilly.

Il semble que la fête ait entraîné tout le monde dans son tourbillon... Dans le dos du metteur en scène, les bavardages utiles sont sans respect pour la prise de vues... Que se passe-t-il ? Et l'ingénieur du son qui semble rêver aux étoiles...

La vérité est plus simple qu'on ne pense... On tourne la scène en muet...

C'est qu'on met en images la plaidoirie de M^e Roger Karl qui accuse Albert Préjean, le directeur de *La Vie de plaisir*, de mener une vie de débauche... Tandis qu'il parlera, on verra se dérouler sur l'écran les scènes d'orgie... Albert

Préjean s'enivrant et embrassant des filles, etc.

Mais tout cela n'est qu'un mensonge. Le directeur de *La Vie de plaisir* est un homme de la plus grande sobriété et chaque soir, dans sa boîte, c'est le même avocat qui l'accuse qui vient consommer le champagne en galante compagnie.

— Coupez ! On arrête la prise de vues... La farandole se brise net... Albert Valentin demande la pause...

Alors on peut voir les jeunes filles en robe du soir, les hommes en habit, même les plus dignes, sortir de leurs poches ou de leurs sacs d'énormes sandwiches ou des pommes qu'ils mordent à pleines dents... C'est un contraste assez pittoresque... tel qu'on n'en voit qu'au studio.

G. F.

POUR UNE FEMME, ALBERT PRÉJEAN PASSE EN JUSTICE
et son avocat M^e Roger Karl l'accuse d'être un trop bon vivant et de mener la "vie de plaisir".

TINO ROSSI revient à ses amours : la Corse

Cela lui vaudra le destin que l'on sait... Nous sommes au pays des vendettas...

Sur le plateau, Maurice Cam, le chapeau en bataille, souriant et bon enfant, donne « l'accent » au sujet. Josselyne Gaël promène sa grâce de fille du « continent » parmi celle des Iliennes, dont Lilla Vetty symbolise le visage.

Des filets sèchent au seuil des portes. Le soleil brille sur les maisons roses... Mais derrière les portants, on vient d'allumer les braseros.

Tino Rossi chantera, bien sûr... Quatre chansons, ce qui est la mesure courante : l'une à la fête, une autre au cabaret de son ami Christiani; une sérénade de Louis Gasté et enfin un « lamento » de Lucchesi, inspiré par de vieux thèmes corses...

Un film d'atmosphère ensoleillée... Voilà une sage précaution à l'entrée de l'hiver...

P. L.

(Ph. Roughol).

...que de puissants projecteurs inonderont bientôt d'un soleil artificiel.



Et Satan conduit le bal... déclare l'avocat au cours de sa plaidoirie...



...il présente le spectacle en sautant d'une façon "swing".



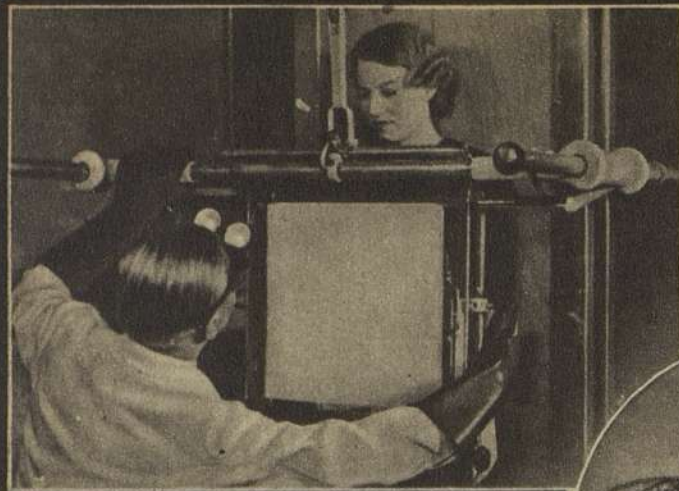
Mais après, il tombe dans les bras de deux jolies filles.



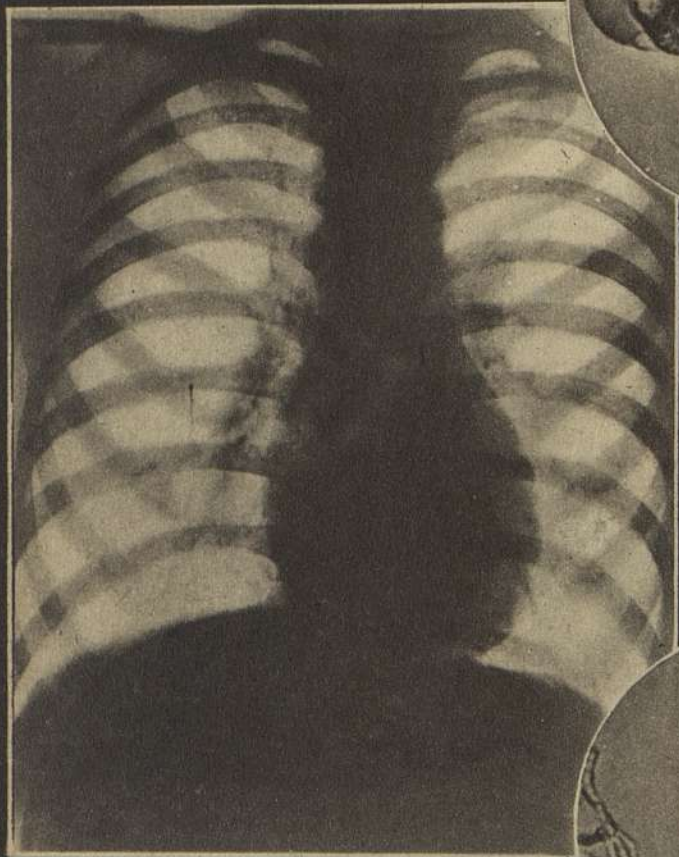
...et ne résiste pas au désir d'embrasser sa voisine de gauche.

(Ph. Serge et Jean Francis.)

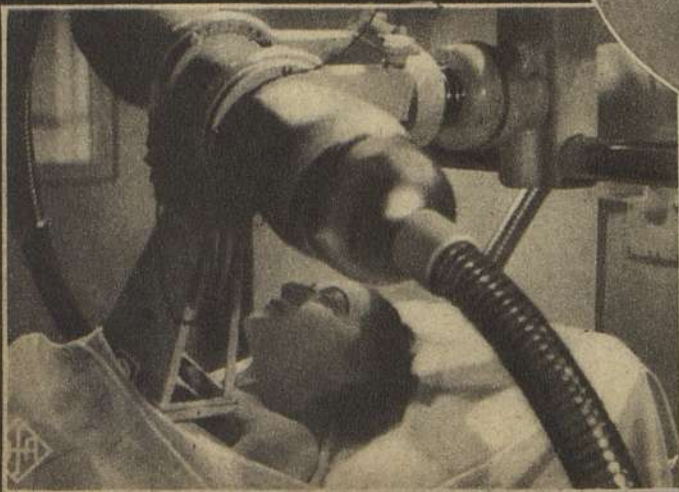
Cinéma et Médecine



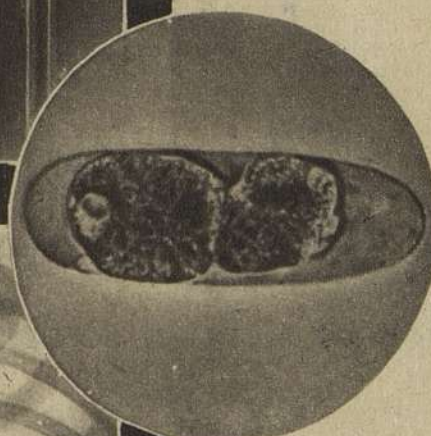
Désormais le cinéma pourra filmer directement l'image radioscopique...



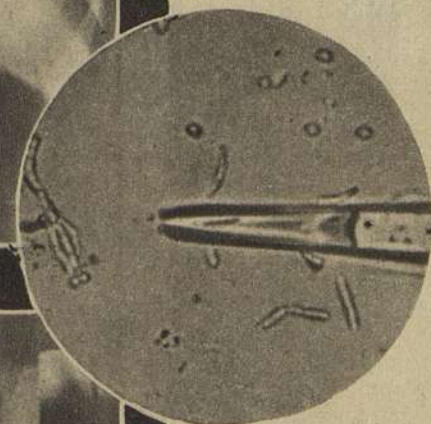
Telle que nous la voyons ici représentant la cage thoracique de cette femme.



Grâce à des instruments microscopiques on a pu filmer l'isolement d'un germe microbien. Voici un bacille choisi d'avance introduit dans le tube à l'aide d'une micro-pipette.



On a réussi à cinématographier les microbes. Voici un œuf de mematode pendant les réunions des noyaux mâles et femelles, visibles sous forme de cercle à l'une des extrémités de la cellule ovulaire.



Le cinéma sert-il la science ?
Il ne nous appartient pas de répondre par un « oui », d'homme de science, suivi de démonstrations fortifiées de chiffres et d'équations probantes...

Nous nous contenterons d'un « oui » de bonne foi, modeste et sûr d'observateur.

Si le cinéma ne sert pas la science d'une façon directe, il sert à son développement, à sa compréhension, à son enseignement. Il lui donne souvent un visage de jeune première, une beauté que l'œil habitué à percer le microscope n'avait pas encore découverte. Un film sur les cristaux est une sorte de revue à grand spectacle, un ballet de l'Opéra ou de Tabarin. Prenons en exemple les cristaux de neige, ou de sel, aux formes variées, si parfaites, ciselées avec une admirable précision... Jean Painlevé nous a familiarisés avec le cheval de mer. D'autres ont réussi à faire s'épanouir une fleur en quelques secondes. Nous n'aurions jamais imaginé un tel feu d'artifice.

C'est le documentaire, il va de soi, qui a le plus servi la science. Il a mis à la portée de notre intelligence des problèmes scientifiques purs ou industriels que des savants ont piochés, labourés, disséqués en tous sens pendant des quarts de siècle. En dix minutes, nous avons pu pénétrer le mystère de l'air liquide, du radium, du rayon X, de l'électricité et apprendre quel usage on en faisait dans la vie moderne.

Mais le documentaire n'est pas un moyen scientifique proprement dit. Il propage l'idée de la science, il enseigne... C'est le bras droit du cinéma éducatif.

Dans les lycées, dans les facultés, à la caserne, le cinéma a fait son apparition. Il a pris un visage sérieux, protocolaire. C'est un personnage vêtu de noir et ganté qu'on prendrait bien souvent pour un magicien... si ce n'était le respect qu'on doit à un professeur. Il sait tout. Il roule dans sa poche tous les diplômes. Car il ne se contente pas d'enseigner la physique et la chimie, il est également professeur de géographie, d'histoire naturelle, de biologie, de physiologie, etc.

Si l'on veut, coûte que coûte, le spécialiser, on dira qu'il entretient une certaine prédilection pour la médecine... et dans ce domaine il lui arrive aujourd'hui d'être un collaborateur direct de la science; il devient un instrument indispensable, comme un bistouri ou un autoclave.

Le cinéma chirurgien ! Certainement, il a le doigt nécessaire, la souplesse, l'hygiène.

Certains films de divertissement n'ont pas dédaigné de mettre sous les yeux du grand public certaines scènes d'opération. Qu'on se souvienne de *L'Appel à la vie*, de *Suis-je un criminel ?* et de bien d'autres. En France, la caméra n'a pour ainsi dire jamais violé le seuil d'une salle d'opération et capturé les fantômes masqués qui se penchent sur un ventre ouvert, sauf pour un film spécifiquement médical, qui n'a jamais été présenté au public : *La Technique de l'autopsie*. En Amérique et en Allemagne, au contraire... A l'écran, ce spectacle prend un caractère dramatique et une beauté blanche qui n'écarte pas l'idée de la douleur et de la mort. Car sur les tables blanches, des hommes blancs disputent un homme à la mort. C'est leur lice quotidienne où ils ne sont pas toujours les vainqueurs... C'est pourquoi l'on tremble toujours à la vue de ce combat silencieux et serré.

Il y a dans ces sortes de scènes la plus belle apologie de la chirurgie qu'on puisse écrire.

Le cinéma, en outre, a servi la mémoire de grands hommes de science, comme il a servi celle des grands musiciens ou des grands hommes d'Etat. Pasteur, le Dr Koch valaient bien Schubert et la Malibran. Il reste encore un grand film à réaliser : celui qui tracera l'histoire de l'anesthésie... depuis l'époque où l'on coupait des jambes sans pouvoir endormir jusqu'à maintenant où une opération peut être endurée pendant deux, trois, quatre heures sans douleur. C'est là une des plus grandes victoires remportées sur l'homme et sa condition et sur les hommes qui longtemps se sont opposés au développement et à l'application de l'anesthésie... Encore un chemin de croix comparable à ceux de Pasteur et de Koch.

Jusqu'ici, le cinéma n'a été pour la science qu'un

avocat, un historien ou un professeur. Il devient maintenant un instrument actif...

En effet on a réussi à filmer directement l'image radioscopique d'un poumon qui respire, d'un cœur qui bat, d'un estomac qui digère, d'un intestin qui fait son choix dans la nourriture qu'on lui a passé.

La découverte apportée au radiologue, non plus une simple photographie d'organe, mais un film, au cours duquel l'organe fonctionne. Ainsi, à la projection, pourra-t-on mieux examiner ce fonctionnement, on pourra l'analyser, le définir, savoir précisément s'il est normal ou pas et pourquoi il ne l'est pas.

Deux ans avant la déclaration de guerre, la U. F. A. nous présentait un film sur les rayons X et leurs pouvoirs.



Nous pouvions voir des images vivantes de gens et d'animaux passés aux rayons X. Mais il s'agissait là d'un film de laboratoire réalisé dans les conditions les plus difficiles. Pour obtenir la photographie de la plaque fluorescente de la scopie, il fallait intensifier le rayon, le rendre plus lumineux, pour employer un mot compréhensible. Or, on connaît la malveillance de ce rayon. L'opérateur s'abritait derrière une paroi de plomb et la personne soumise à son influence ne pouvait pas y demeurer plus de vingt secondes.

Pratiquement, un médecin ne pouvait donc pas utiliser de caméra dans sa salle de radiographie...

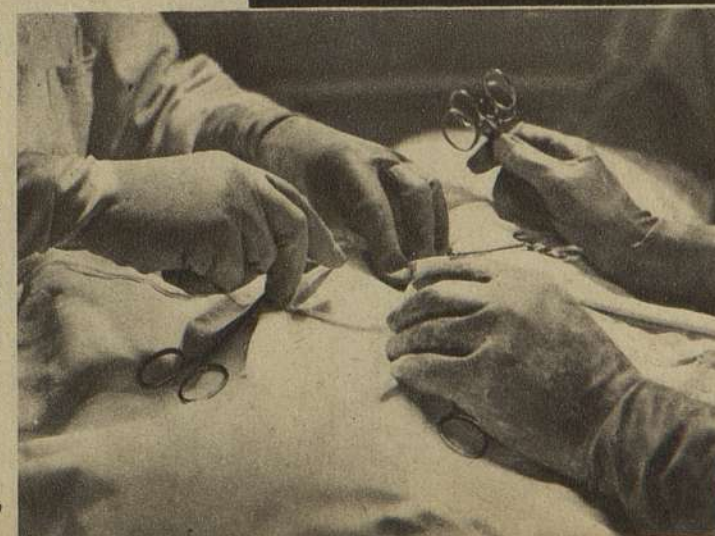
Aujourd'hui, le problème semble résolu. On a trouvé un objectif de très large ouverture, $f = 0,9$, qui permet de filmer directement l'image radioscopique produite par un appareil normal... où le malade peut rester deux ou trois minutes... temps nécessaire à l'examen convenable d'un cœur, par exemple... Celui-ci peut battre normalement vingt à trente secondes, puis subir des arrêts ou des accélérés brusques... Il faut donc avoir le temps d'en établir la fréquence en même temps que la forme.

Voilà où en est le cinéma radiologique... D'ici quelques années, il se sera définitivement imposé.

Jean RENAUD

Une scène de chirurgie. On voit les mains du chirurgien posant des pincés hémostatiques.

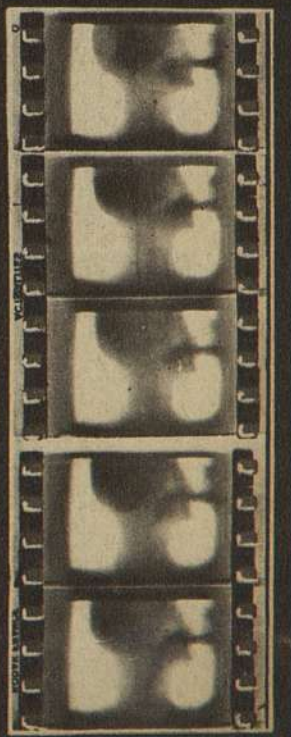
(Photos Grono et A. C. E.)



Un film sur le radium nous montre comment on tue le cancer et autres tumeurs.

Le cinéma sert-il la science ?

On a filmé directement un homme absorbant un breuvage de bismuth. On peut suivre sur l'image la descente du liquide dans l'œsophage.





René Dupuy et Blanchette Brunoy, le jeune couple de « Ceux du rivage ».

du sentiment

CEUX DU RIVAGE

C'EST un film pour âmes simples, pour cœurs purs. Il s'adresse à ceux qui ne s'embarrassent ni de subtilités psychologiques ni d'originalité d'esprit. Ce public, qui ne dédaigne pas de se laisser mener par le bout du nez et qui ne devinera pas, dès les premières images, le secret du vieux gardien de phare, y trouvera peut-être un attrait. Il croira ou feindra de croire que le mariage du jeune pêcheur orphelin et de la fille du riche marchand d'huîtres est réellement impossible et tremblera pour l'innocent jeune homme injustement accusé d'un crime commis par un mauvais garçon.

Comme on le voit, le scénario ne manque pas d'éléments de succès facile. Du point de vue purement artistique, c'est autre chose. Mais le souci du scénariste J.-P. Vinet et du metteur en scène Jacques Séverac qui fait, avec « Ceux du rivage », une bien modeste rentrée, ne semble pas avoir été de bouleverser la technique moderne du septième art. Ils ont voulu, sans doute, faire plus simplement un film susceptible d'atteindre un public dans lequel la quantité remplace la qualité.

Une bonne troupe campe les différents personnages de cette histoire sans imprévu. Mais aucun des interprètes ne peut espérer tirer le moindre avantage de ce film, que ce soit Aimé Clariond ou Charpin, Blanchette Brunoy ou René Dupuy, Raymond Bussières ou Line Noro. Le meilleur serait peut-être Tichadel, dont l'inévitable rôle d'innocent de village est plutôt moins conventionnel qu'à l'accoutumée.

de l'héroïsme

MERMOZ

D'ONG voici un film sur Mermoz tourné sans un litre d'essence. Louis Cuny, qui a accompli cette performance cinématographique, a su néanmoins retracer assez habilement la vie héroïque du plus prestigieux pilote français de la paix.

Spécialiste des bandes documentaires, le jeune réalisateur de « Mermoz », en tournant son premier grand film, ne s'est pas dégage complètement de la formule qu'il utilisait si heureusement. Son film reste un documentaire, un long documentaire précis, exact, mais sec, sans intensité et sans vie. Le scénario, assez rudimentaire, ne lui permettait d'ailleurs pas de faire mieux. Ce n'est que la relation succincte des hauts faits d'ailes du vainqueur de la Cordillère des Andes et de l'Atlantique-Sud.

Les films

Le Mermoz qu'il nous propose, c'est celui qui entrera un jour dans la légende, paré, sans doute, de beaux mensonges, celui dont le nom s'accompagne déjà, et notamment dans ce film, de coups de cymbales, de grosse caisse, de commentaires délirants et de dialogue de Mlle Marcelle Maurette.

C'est l'autre Mermoz que nous aurions aimé voir, celui que chérissait sa mère, que connaissaient ses amis, ses proches, tous ceux qui l'aimaient. Nous aurions voulu surprendre sa vie intérieure au même titre que son existence héroïque, deviner sa pensée, entendre battre son cœur. Ce sera pour une autre fois, car j'imagine qu'il y aura d'autres films sur le grand homme volant.

Robert Hughes-Lambert avait la lourde tâche d'être Mermoz pour l'écran. Il l'est avec une exactitude physique très satisfaisante. Cependant j'avoue que j'imaginai un tout autre Mermoz. Sans avoir sur le visage les traces de son courage et de son génie, il est probable toutefois qu'il avait une autre flamme dans le regard, une autre énergie dans la voix et que son sourire même devait avoir des muscles.

retour à la terre

JEANNOU

ON est bien obligé de constater la faiblesse quasi générale des scénarios qu'inspirent les films actuels. Pourtant l'imagination est ce qui coûte le moins cher dans une réalisation cinématographique. Encore que certains utilisent des nègres, il n'y a pas de marché noir de l'esprit. Il suffit d'un peu d'encre, de papier et d'une plume pour écrire un chef-d'œuvre. Mais il y faut aussi du temps, et c'est probablement ce qui manque le plus. La plupart des scénarios donnent un peu trop l'impression de travail vite fait.

Exemple : celui de « Jeannou » qui, après tant d'autres, semble être l'œuvre d'un auteur qui n'aurait eu ni le temps de s'embarrasser de psychologie, de subtilité et de logique, ni la possibilité de nouer solidement son action, de la faire rebondir selon des lois normales, de justifier les événements qui la composent et d'établir des caractères à toute épreuve.

Il est certain que la tournure d'esprit actuelle, les tendances qui nous sont proposées, l'orientation présente des idées ont une grande part de responsabilité. Dans « Jeannou », il s'agit, une fois de plus, de monter en épingle l'attachement de l'homme à sa terre et la pérégrinité plus ou moins illusoire des traditions ancestrales transmises de génération en génération à travers les siècles. C'est là une excellente intention, mais pas un film, sans doute, ne nous dira que l'excès en tout est un défaut et que, en somme, le chemin de fer vaut bien la diligence.



Didier DAIX.

Léon Poirier, à son tour, reprend l'antienne à la mode. Mais que d'événements surprenants, pour ne pas dire incompréhensibles, sont utilisés pour essayer de nous convaincre que le châtelain veuf et ruiné n'a pas tort de vouloir conserver intact son domaine périgourdin, même au prix d'une fortune qu'il abandonne et du chagrin qu'il cause à sa fille chérie. Il faut pour cela que Jeannou quitte le toit familial pour suivre l'homme qu'elle aime et qu'on lui refuse, qu'elle reste une année entière à Paris, auprès de lui, sans cependant l'épouser, qu'elle rentre au château de ses pères et de son père les flancs lourds d'une vivante promesse, que tout finisse, enfin, par où cela aurait pu commencer. Et qu'est-ce que cela prouve en définitive ? Rien.

Rien sinon que ce scénario ne contient pas les éléments essentiels nécessaires à la construction d'un scénario de ce genre. Il lui manque une action solidement charpentée, un conflit bien établi, un déroulement logique des événements, des arguments décisifs. Comme toujours, lorsqu'il s'agit de défendre une cause chancelante, on ne nous offre que sucreries, guimauves, orgeat et bonbons fondants.

Cependant le film commençait bien. Il était imprévu, alléchant, bien fait. Le dialogue nous régala de répliques savoureuses. Las ! cela ne dura pas. En dépit de l'habileté réalisatrice de Léon Poirier, dont la mise en scène a toutes les qualités des bons documentaires, le film ne résiste pas à son scénario. Il ne résiste pas non plus à la musique de M. Adolphe Borchard, qui s'impose avec des éclats regrettables et bouscule tout à force de vouloir trop bien faire. Après Jean Dréville, Léon Poirier en fait la désastreuse expérience.

Quant aux interprètes, ils seraient excellents s'ils avaient quelque chose d'un peu consistant à exprimer. Michèle Alfa, qui est avec Mila Parély la comédienne la plus originale du moment, celle qui apporte un ton jamais entendu, une résonance toute neuve, n'apparaît pas ici telle qu'elle pourrait être dans un rôle plus solide. Saturnin Fabre, excellent au début, use bientôt sa verve pittoresque à ne rien faire. Pierre Magnier et Thomy Bourdelle qui, autant par son physique que par cette façon nonchalante qu'il a de jouer son personnage rappelle Jean Murat, font de leur mieux. Maurice Schutz, spécialiste du mutisme, est remarquable, mais Marcelle Géniat et Roger Duchesne se débattent dans leurs mauvais rôles. Les meilleurs sont Henri Poupon et surtout Arius, étonnant de vérité simple et de justesse, sans oublier Mireille Perrey qui, dans un personnage à la Popesco, dépense un esprit, une animation et une fantaisie que nous n'ignorons pas mais qui sont la joie et la grâce du film. Elle a su éviter la banalité et le déjà vu avec une adresse séduisante qui ravit.



L'ingénieur de son Teisseire enregistre pour la première fois la voix de la belle « Adria », Michèle Alfa.



L'électricien écoute, lui aussi, et d'étonnement il en a laissé s'éteindre sa cigarette.

P OUR la première fois, nous entendrons chanter Michèle Alfa à l'écran.

Ce sera dans *L'Aventure est au coin de la rue* où elle interprète, aux côtés de Raymond Rouleau et Suzy Carrier, le double rôle d'une chanteuse de boîte de nuit qui est en même temps chef d'une redoutable bande de gangsters.

Et voici comment Michèle Alfa apprit à chanter.

Munie des quelques indications élémentaires que lui donna Roger-Roger au conservatoire du jazz, elle se fit enregistrer sur disque toute l'orchestration de sa chanson et se mit au travail.

Le travail consistait à faire tourner le disque du matin au soir et à chanter en suivant autant que possible l'orchestre.

Au bout de quelques jours de ce régime, les voisins de la vedette lui firent demander par la concierge si elle ne connaissait pas par hasard une autre chanson et ils s'offraient à mettre leurs disques à sa disposition pour qu'elle changeât... de disque.

Mais Michèle Alfa, sans pitié, persévéra et elle était fin prête le jour de l'enregistrement du play-back.

Elle a, aux dires de Vincent Scotto, auteur de la musique, de Daniel Norman, auteur des paroles et metteur en scène du film, et de Teisseire, l'ingénieur du son, une voix très agréable.

Michèle Alfa, qui ne sait pas distinguer un ré d'un si, chante en do sur la clé de sol.

(Photos Roughol.)



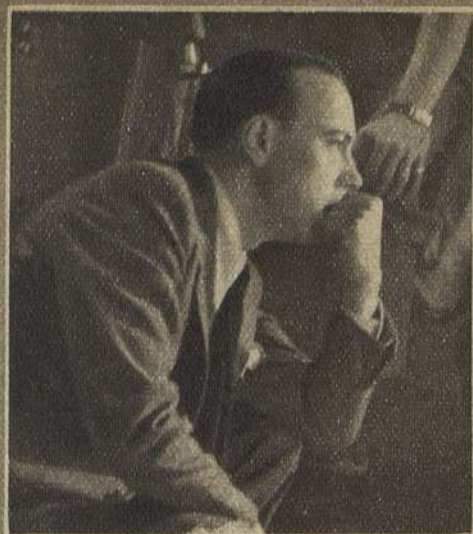
Dès les premières notes, de jolies figurantes sont restées pour écouter la voix grave et étrange d'« Adria ».

Le professeur de chant de Michèle A L F A était un disque

Voici la première bande sur laquelle la voix de Michèle Alfa a été impressionnée et nous pouvons dire que... Michèle Alfa était aussi impressionnée qu'elle.



« L'Aventure est au coin de la rue » chante Michèle Alfa. Chanter était pour elle une aventure, mais pour le public ce sera une découverte.



MARCEL CARNE. — Le moindre empêchement à ses désirs le met dans un état d'exaspération indescriptible, à tel point qu'il se mord les poings.



JEAN DELANNOY. — L'homme sport par excellence, mais qui ne dit jamais un mot grossier. Ayant les yeux fragiles, il ne porte pas de lunettes par coquetterie.



CHRISTIAN-JAQUE. — Il ne travaille bien, assure-t-il, que « dans le silence », mais c'est un incorrigible bavard et ses anecdotes sont toujours drôles.

Quatre comédiens font de la mise en scène

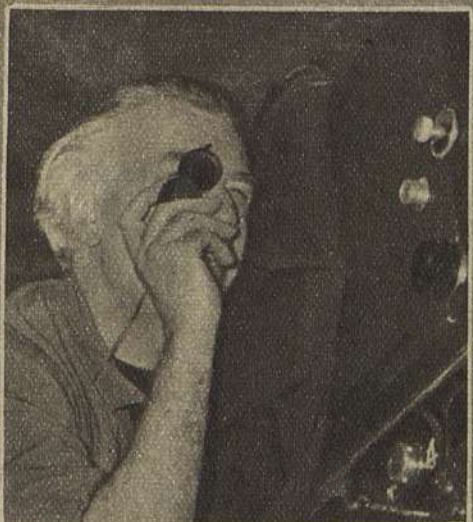


Concurremment à Sacha Guitry, Fernandel, Pierre Blanchard et Pierre Fresnay, quatre acteurs allemands font de la mise en scène. Ce sont Paul Verhoven, Théo Lingens, Victor de Kowa et Willy Forst.

LEURS COIFFURES SONT DES FÉTICHES



Goût ?... Superstition ? Certains réalisateurs n'enlèvent jamais leur coiffure pendant le travail. Ainsi Gustav Veicky semble avoir sa casquette blanche vissée sur sa tête, tandis que Wolfgang Liebenow garde toujours une sorte de turban confectionné avec un foulard d'Ise Werner.



ABEL GANCE. — Sans bousculer ses collaborateurs, il met régulièrement en pratique le dicton : « Vingt fois sur le métier tu remettras ton ouvrage !... »



HENRI DECOIN. — Il porte toujours des lunettes noires; c'était pour embêter les photographes. Maintenant, il les garde par habitude.

METTEURS EN SCÈNE

DIRE d'un metteur en scène qu'il a réalisé un nombre X de films... les énumérer... donner sur ceux-ci un avis qui n'est pas obligatoirement celui du lecteur... Voilà une chose facile et que le commun des mortels exécutera facilement pour peu qu'il ait quelques bribes d'imagination, encore moins d'esprit critique... et beaucoup de documentation ! C'est pour cette raison que nous n'avons pas cherché aujourd'hui à dresser une anthologie des metteurs en scène. Mais chez tous ces créateurs de drames et de comédies, véritables dispensateurs prodigues de l'oubli de nos peines, il existe des qua-

lités et des défauts que l'on ne peut connaître qu'en les approchant. « Qualités de leurs défauts » ou « défauts de leurs qualités », les voici en toute impartialité, tels que nous les rencontrons sur les plateaux des studios. Ne vous étonnez pas de ne pas y voir figurer certains noms aussi célèbres dont les travers mériteraient aussi notre attention. Malheureusement, ils sont trop... et notre revue attend toujours le génial inventeur qui trouvera le moyen de faire tenir la matière d'un fort volume in-quarto dans un numéro de *Ciné-Mondial* !...

Guy BERTRET.

ILS DIRIGENT " A LA BAGUETTE "



Léopold Hainisch et Karl Anton revêtent le costume classique de l'ambiance qu'ils veulent évoquer. On les voit munis de cravaches impressionnantes... dont ils se servent pour diriger les animaux figurant dans leurs films sur le cirque.



CES METTEURS EN SCÈNE JOUENT LES ROLES DE LEURS VEDETTES



...Sans avoir la prétention pourtant de le faire devant la caméra, Mais le professeur Carl Frölich et Hans Steinhoff, ces deux grands vétérans du cinéma, montrent à leurs interprètes, avec force mimiques, les moindres gestes qu'ils doivent exécuter.

LEURS FEMMES SONT LEURS VEDETTES



Christina Soderbaum a tourné sept films avec son mari Veit Harlan, tandis que Marika Rokk n'en a tourné que six avec Georg Jacoby... Chacune d'elles rivalise de préférence et d'attentions avec son metteur en scène.

Le Coin...

Cette semaine au studio :

François 1^{er}. - Premier de cordée. Réal. : Louis Daquin. - Régie : Testard. - Pathé.
Photosonor. - Le Bal des passants. Réal. : Guillaume Radot. - Régie : Pillion. - U. T. C.
Le Carrefour des enfants perdus. Réal. : Léo Joannon. - Régie : Brouquière. - M. A. I. C.
St-Maurice. - Le Voyageur sans bagage. Réal. : J. Anouilh. - Régie : Le Brument. - Eclair-Journal.
Buttes-Chaumont. - L'Île d'amour. Réal. : Maurice Cam. - Régie : Géo Charlys. - Cynos.

L'ÉCHOTIER DE LA SEMAINE.

...du Figurant

LA SEMAINE THÉÂTRALE

Il arrive fréquemment qu'on tire un film d'une pièce. Cela n'est pas très recommandable et, le plus souvent, le résultat démontre que le cinéma n'est pas le théâtre. Mais à ce mariage, ils ont chacun son propre mode d'expression, essentiellement différent, qu'il est préférable de respecter. Toutefois, si le sujet n'est pas trop littéraire, si l'adaptateur et le metteur en scène sont suffisamment habiles, on peut exceptionnellement obtenir un bon film. Mais je ne crois pas que l'inverse soit possible. Faire d'un film une pièce de théâtre est une entreprise encore plus hasardeuse et difficilement réalisable, car elle consiste à traduire des images en paroles. C'est pourquoi ce que vient de tenter Yves Mirande, dont le théâtre Antoine joue en ce moment *Ce soir je suis garçon*. Cette pièce n'est en effet que la transposition du film *Quatre heures du matin*. Et, malgré la collaboration de Mouzy-Eon, il semble qu'Yves Mi-

rande, loin de chercher à résoudre le problème, se soit simplement efforcé de caser sur la scène tout ce qui tenait en quelques centaines de mètres de pellicule. Il en résulte un décalage de rythme et de ton, qui fait de cette farce joyeuse un vaudeville terne et statique. On serait tenté de mettre sur le compte de la mise en scène le manque de vivacité du spectacle, mais il n'est pas certain qu'on pût donner à ce texte incomplet un mouvement alerte et endiablé. Pourtant le sujet, quoiqu'un peu mince, est amusant et les situations sont franchement drôles, mais elles n'ont pas été exploitées autant qu'il aurait fallu. La rencontre, dans un escalier, de gais lurons, retour d'un bal masqué, avec un cortège funéraire aurait pu être beaucoup plus comique si les auteurs s'étaient donné la peine d'écrire leur dialogue. Tout cela, d'ailleurs, n'empêchera pas les spectateurs d'aller au théâtre Antoine. Ils y verront un spectacle à

moitié raté. Ils y verront surtout Jean Tissier qui est toujours l'excellent et sympathique comédien que nous connaissons. Il défend, autant que cela est possible, un rôle où il lui est difficile d'utiliser toutes les ressources de son talent. Autrement, de lui, Guillaume de Sax fait une composition truculente d'un vieux noceur. Georgette Tissier joue avec beaucoup d'esprit une jeune fille naïve et tendre. Enfin, il faut féliciter Paulette Dubost, Christiane Dellyne, et surtout Betty Dausmond qui fait preuve d'une finesse et d'une classe hors de pair.

Maurice RAPIN.

Première en province

La mode s'étend... A son tour, *La Valse Blanche*, le nouveau film de Jean Steilli, vient d'être projeté pour la première fois en soirée de gala... mais ce

n'est pas Paris qui eut cette primeur, c'est Provins, Ariane Borg, la nouvelle vedette du film, assistait à la séance et dédicacait force photos. L'une d'elles fut mise aux enchères. Elle monta à huit mille francs, qui allèrent, ainsi que le bénéfice de la soirée, aux prisonniers de guerre de Provins.

Un film sur l'action du C.O.S.I.

On a présenté récemment, avant sa sortie générale sur toute la France avec le circuit de France-Actualités, un film sur l'action généreuse du Comité Ouvrier de Secours Immédiat. Cette série d'images prises dans les centres d'accueil du C. O. S. I. par les meilleurs reporters d'actualités français, fort bien montée et intelligemment commentée est un véritable petit documentaire. A l'issue de la réunion, M. René Mesnard, président du C. O. S. I., prit la parole et en quelques mots dit sa confiance dans la renaissance française.

Soirées de Paris



JEAN DAVY est l'un des principaux interprètes de « L'Honorable M. Pepys », qui continue sa triomphale carrière au Théâtre de l'Atelier... et fera encore plusieurs semaines les beaux soirs de cette salle.

Semaine du 17 au 23 novembre.
Le Soleil à toujours raison.
L'Eternel Retour.
L'Homme de Londres.
Adieu... Léonard.
Le Val d'Enfer.
Les Roquevillards.
Le Démon de la danse.
Domino.
Arts, Sciences, Voyages : 1900-1943.
Le Diamant noir.
La Cavalcade des heures.
Les Roquevillards.
La Fessée.
Capitaine Fracasse.
Malaria.
Ne le criez pas sur les toits.
L'Escalier sans fin.
L'Eternel Retour.
L'Eternel Retour.
Jeannou.
Feu Nicolas.
Le Secret de Mme Clapain.
Le Val d'Enfer.
Tornavara.
L'Homme de Londres.
Le Secret de Mme Clapain.
Feu Nicolas.
Jeannou.
Arlette et l'Amour.
Madame et le mort.
Arlette et l'Amour.
Le Baron Fantôme.
Adémaï bandit d'honneur.
Adémaï bandit d'honneur.
Le Vengeur.
Le Baron Fantôme.
La Main du diable.
Le Corbeau.
Titanic.
Douce.
La Cavalcade des heures.
Une Vie de chien.
L'illusion.
Les Mystères de Paris.
Monsieur des Lourdes.
Capitaine Fracasse.
Vénus aveugle.
Mermoz.
Fanny.
Monsieur des Lourdes.
La Habanera.
Tornavara.
Mermoz.
L'Homme de Londres.

Semaine du 24 au 30 novembre.
Monsieur La Souris.
L'Eternel Retour.
L'Homme de Londres.
Une vie de chien.
Donne-moi tes yeux.
Les Roquevillards.
Le Démon de la danse.
Domino.
L'Inévitable M. Dubois.
Le Chant de l'exilé.
La Cavalcade des heures.
Les Roquevillards.
Six petites filles en blanc.
Malaria.
Ne le criez pas sur les toits.
Le Soleil de minuit.
Huis clos.
L'Eternel Retour.
L'Eternel Retour.
Jeannou.
Feu Nicolas.
La Chèvre d'or.
Le Val d'Enfer.
Domino.
L'Homme de Londres.
Adieu... Léonard.
Feu Nicolas.
Jeannou.
Arlette et l'Amour.
Roman d'un génie.
Arlette et l'Amour.
La Ville dorée.
Adémaï bandit d'honneur.
Adémaï bandit d'honneur.
Le Vengeur.
L'Intruse.
Ceux du rivage.
Lumières dans la nuit.
Titanic.
Douce.
La Cavalcade des heures.
Chambre 13.
Madame et le mort.
Les Mystères de Paris.
Mariage d'amour.



MARCEL - ANDRÉ joue brillamment « Duo », la belle pièce de Paul Géraud (d'après Colette) qui vient d'atteindre sa deux centième représentation au Théâtre des Ambassadeurs-Alice Cocca.

THEATRE GRAMONT
(LES OPTIMISTES)
angle rue Gramont-St. Italo
L'Heure du Berger
EDOUARD BOURDET
LE THEATRE EST ABRI

JARDIN DE MONTMARTRE
1, AVENUE JUNOT - Tél. : MON 02-19
JARDIN D'HIVER UNIQUE !
Tous les jours, de 17 h. à 19 h.
THÉ-SPECTACLE
Soir. 20 h. - Samedi, mat. 16 h.
Dimanche, mat. 15 h. et 17 h.
Tout un programme de vedettes

ERMITAGE IMPERIAL
vous avez tout vu "Narcisse"
NE MANQUEZ PAS VOTRE JOUR DE JOIE EN VOYANT...
FEU NICOLAS RELLYS

ROYAL-HAUSSMANN
2, Rue Chauchat - 1, Rue Drouot
Viviane Romance G. Flament
VENUS AVEUGLE
Matinée 14 et 17 h. Soirée 20 h. 30
EN EXCLUSIVITÉ

Régent-Caumartin, 4, r. Caumartin, Opé. 28-03. F. mardi.
Royal-Hausmann, 2, r. Chauchat, 1, r. Drouot. F. V. Vénus aveugle.
La Scala, 13, bd de Strasbourg, Pro. 40-00. F. vendredi.
St-Lambert, 6, r. Pécellet, Lec. 91-68. F. mardi.
Sèvres-Pathé, 80 bis, rue de Sèvres. Ség. 63-88. F. mardi.
Studio de l'Etoile, 14, r. Troyon, Eto. 19-93. F. mardi.
Studio Parnasse, 21, r. Bréa, Dan. 58-00. F. mardi.
Triomphe, 92, Ch.-Elysées, Bal. 45-76. P. 16-22.30. F. v. Mermoz.
Vivienne, 49, rue Vivienne, Gut. 41-39. F. mardi.

STUDIO PARNASSE
21, rue Bréa. - Métro Vavin à 50 m.
Soir. 20 h. 30 - Mat. 14 h. 45
Dim. perm. 13 h. 30 à 23 heures
TORNAVARA
avec Pierre RENOIR, Jean CHEVRIER,
Mila PARÉLY et Alex. RIGNAULT

MARIVAUX
MARBEUF
follement GAI
Adémaï
BANDIT D'HONNEUR

ATELIER
L'HONORABLE MONSIEUR PEPYS
Comédie gaie de Georges Courturier

THÉÂTRE ANTOINE
Direction Simone Berriau
Jean TISSIER

Ce soir, je suis garçon
pièce en 3 actes de MM. Yves Mirande et Mouzy-Eon - Mise en scène de Jacques Baumer

SUZY DELAIR
La grande vedette de l'écran
(Défense d'aimer - L'assassin habite au 21 - Le dernier des 6)
remporte un vif succès pour ses débuts dans le tour de chant au music-hall, à
L'ETOILE
C'est une vedette des disques
LA VOIX DE SON MAÎTRE

MIRAMAR
Gare Montparnasse - Dan. 41-72
André LEFAUR - Odette JOYEUX
Almé CLARIOND
LE BARON FANTÔME
Fermé mardi
COLISÉE et AUBERT-PALACE
L'Eternel Retour
la légende des Amants

NOUVEAUTÉS
A partir du 19 novembre
MILTON
fait sa rentrée dans
BELAMOUR
avec
LILY MOUNET
et
GERMAIN CHAMPELL

APOLLO
TANIA FÉDOR
JACQUES VARENNES
GILBERT GIL
MAX PALENC
PRIMEROSE PERRET
LA DAME DE MINUIT
Comédie de Jean de Létra

2 Tons Vedettes :
Pois de Senteur
POUR BRUNES
Rose bonbon
POUR BLONDES
FARDS JOUES
ROUGE À LÈVRES
RIVAL

RÉGENT-CAUMARTIN
4, rue Caumartin. - Opéra : 28-03
Fernand Gravey
CAPITAINE FRACASSE

QUE DE TEMPS PERDU !
Que d'espoirs avortés ! Que d'essais infructueux par ignorance des vraies capacités que l'on possède !
La graphologie vous révélera votre caractère, vos dispositions et ce qui peut résulter d'une qualité bien employée. N'en posséderiez-vous qu'une seule, le tout est de la connaître.
Ecrivez au célèbre professeur Meyer, envoyez-lui votre date de naissance et un spécimen de votre écriture ; il vous sera adressé une étude qui nous l'espérons, vous donnera toute satisfaction, contre la somme de 10 francs.
Ne pas régler avec des timbres-poste, mais joindre une enveloppe timbrée avec vos nom et adresse écrits lisiblement, afin d'éviter tout retard dans la correspondance.
Professeur Meyer, Dept 21, Bureau 240, 78, Champs-Élysées, Paris-8^e.

ON DEMANDE DES ARTISTES !
De toutes les branches du théâtre, l'opérette est la seule qui manque d'artistes
INSCRIVEZ-VOUS AU
COURS D'OPÉRETTE
DE
ROBERT BURNIER
41, rue Pergolèse
ou téléphonez à l'Administration,
BAL. 35-75, de midi à 1 heure

Notre confrère hebdomadaire « L'Union Française » publiera à partir du 24 novembre le récit des exploits du grand pilote « Mermoz », tiré du film qui passe actuellement à Paris.
HYGIÈNE INTIME
assurée par la
GYRALDOSE
qui est un antiseptique non toxique, agréablement parfumé et ne tachant pas.
Lab. CHATELAIN, 107, bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)
Viro N° 166-P-1070

COURS PARTICULIERS
COURS D'ENSEMBLE
Tous les jours
COURS POPULAIRES
Le samedi de 14 à 16 heures

Ciné-



Dans ce numéro :
**METTEURS EN SCÈNE
EN GROS PLAN**

Mondial

N° 116 - 19 Novembre 1943

**TOUS
LES VENDREDIS**

4 F.



La grande vedette du rythme Sylvia Dorame, en chantant sur son piano, offre un billet de la Loterie Nationale au " Collège rythme " le jeune jazz qui va faire sa rentrée à la Salle Pleyel, le 21 Novembre.